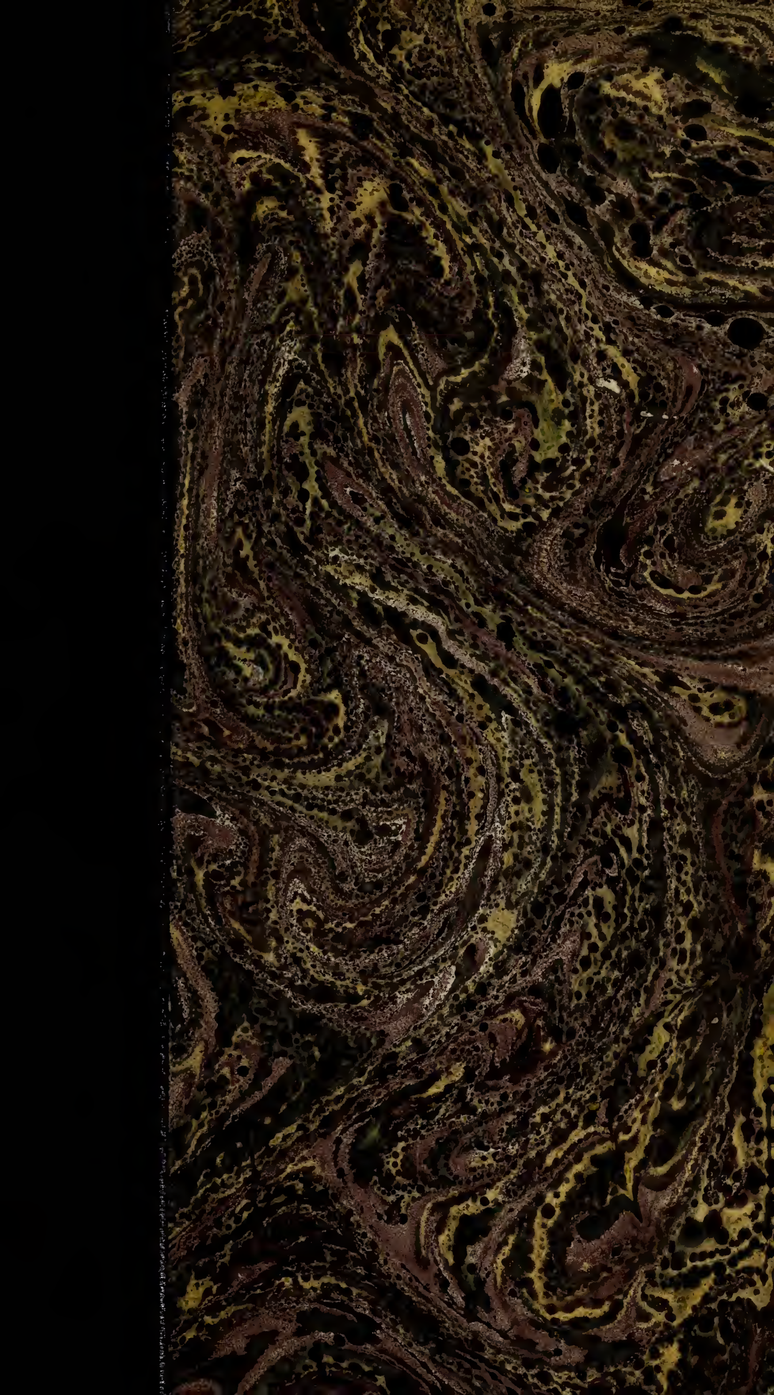


Note essay at end

LE
SERRURIER,
OPERA BOUFFON;

Repréſenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Décembre 1764.

Les parolles ſont de M. QUETANT.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jaques au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

ELOY, Maître Serrurier,

NICOLE, femme d'Eloy.

BASTIENNE, nièce & pupille d'Eloy.

JULIEN, amoureux de Baſtienne.

GUILLAUME, compagnon Serrurier,

PLUSIEURS VOISINS ET VOISINES.

La Scene eſt au village, dans le fond du jardin de la maiſon d'Eloy.

Le ſujet de cette bagatelle eſt originairement de M. de la Ribardiere. La Pièce avoit été préſentée aux Italiens qui n'en firent point uſage : l'Auteur l'ayant abandonnée à M. Kohault, Ordinaire de la Muſique de Monſeigneur le Prince de Conti, je la refis comme elle eſt actuellement pour l'amuſement de S. A. S.

LE SERRURIER,
OPERA BOUFFON.

SCENE PREMIERE.

JULIEN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

ARIETTE.

NON, non, Julien ;
N'exige rien.
Non, Julien,
Je n'en ferai rien.
Je ne puis t'entendre ;
Contre un amour ſi tendre ;
Je ſçaurai me défendre.

Non, non, Julien ; &c.

JULIEN.

Tu rejettes mes vœux.
Sans pitié tu t'amuſes
De tous mes feux.
Lorſque tu me refuſes,
Penſez-tu bien

Au doux lien
Que desire ton cher Julien ?

ENSEMBLE.

BASTIENNE.	JULIEN.
Non, non, Julien;	Penses-tu bien
N'exige rien.	Au doux lien ?
Non, Julien, je n'en fairai rien.	Que desire ton cher Julien ?

JULIEN.

Ma chere Bastienne, pourquoi cette répugnance ? Tu sçais combien je t'aime ; ta tante approuve notre union ; ton oncle Eloy est le seul qui s'oppose à nous marier à cause de ta dot dont il est dépositaire, & qu'il faudroit payer. Et puis il est si jaloux de sa femme, que tous les hommes lui sont ombrage & lui paroissent des galans. Je n'ose venir ici qu'en cachette : puisque ton grand-pere veut bien te recevoir, laisseras-tu échaper une circonstance aussi favorable ?

BASTIENNE.

Mais pourquoi m'habiller en homme ?

JULIEN.

Pour tromper la vigilance de ton oncle, & l'empêcher de te reconnoître s'il te voyoit sortir de la maison.

BASTIENNE.

Je consens volontiers à choisir un asile dans la maison de mon grand-pere ; puisqu'en m'y retirant, j'obéis au penchant de mon cœur sans qu'on puisse rien en dire à mon désavantage ; mais j'aurai toujours de la répugnance à me travestir en homme.

JULIEN.

Tu serois donc toute differente des autres.

ARIETTE.

Il n'est point de fille
Bien faite & gentille,
Dont le cœur ne pétille
Dabord qu'en homme elle s'habille.
Certains appas
Qu'on ne voyoit pas ;

Beaucoup d'attraits,
Qui reſtoient ſecrets;
Jambe fine,
Démarche aſſaſſine,
Frappent bien mieux
Les yeux. [*Fin.*]
Et puis l'Amour,
Sous un habit court,
Met la Beauté
Plus en liberté.

Jambe fine, &c.

Tout en vous n'eſt fait que pour plaire;
Mais cela, ma chere,
Rend piquante,
Raviſſante:
Ne craignez rien,
Non, ma chere:
Au contraire,
Une Belle en homme eſt très-bien,
Oui, très-bien.

Il n'eſt point de fille, &c.

SCENE II.

JULIEN, BASTIENNE, NICOLE.

NICOLE, *accourant.*

AH! mes enfans, pendant que vous êtes tranquilles, il y a bien d'autres nouvelles!

BASTIENNE.

Eh! quoi donc, ma tante?

NICOLE.

Ton oncle— Ah!—je ſuis toute eſſoufflée. Ton oncle—

JULIEN.

Sçait-il que je suis ici ?

NICOLE.

Eh ! ç'n'est pas ça, vraiment ; ce bâtiment-ci est séparé de la maison par tout not' jardin, & je suis bien sûre qu'il n'y viendra pas. Mais il veut te marier, Bastienne.

BASTIENNE.

Et à qui donc, ma tante ?

NICOLE.

A Blaise, ce vieux fermier.

JULIEN.

Est-ce que vous souffrirez cela ?

NICOLE.

Le souffrir ! ah ! jarni, tu ne me connois pas : je sçais bien son dessein. Bastienne a mille écus de dot, Blaise est riche ; notre homme aime l'argent. Moyennant ce mariage, il garderoit les mille écus tant qu'il voudroit ; mais outre que le bien d'autrui ne fait jamais de profit, ce mariage-là me déplaît. J'ai mis dans ma tête que ça ne seroit pas ; & tredame ! ça ne sera pas : je suis la maitresse, & je ne ferois pas la volonté de mon mari, quand il y auroit cent mille francs à gagner.

BASTIENNE.

Ah ! ma chere tante, ne nous abandonnez pas.

NICOLE.

Enfin, v'là qu'est bien, c'est décidé ; je n'en demordrai pas. Aimez-vous, je l'veux ; j'vous marierai ; c'est dit ; n'vous inquiettez pas. Viens toujours ici, Julien.

JULIEN.

Je crains à tout moment que Maître Eloy ne me surprenne ; il est si jaloux !

NICOLE.

C'est bien vrai. Sa mauvaise humeur me fait quelque fois venir des démangeaisons de vengeance. Il est bien heureux que je sois honnête femme ; car mort de ma vie ! il n'en seroit pas quitte pour la peur.

JULIEN.

Eh ! mais, not' tante, vous m'y faites penser. Nous pourrions tirer parti de sa folie.

NICOLE.

Eh ! comment cela ?

JULIEN.

Je n'ai qu'à faire semblant d'être votre amoureux ; vous

d'vot' côté vous f'rez feinte comme si vous m'aimiez : votre mari qui nous croira d'intelligence ensemble, me mariera bien vîte avec Bastienne pour se débarrasser de moi.

BASTIENNE.

Sans doute.

NICOLE.

Je ne veux point de ces stratagêmes-là.

TRIO.

NICOLE.

Je ne puis faire votre affaire.
Si, dans cette affaire,
J'agis pour vous,
Ce sera d'une autre maniere.
Quand il croiroit
Que je vous aime,
Rien ne pourroit
Calmer sa fureur extrême.

JULIEN, BASTIENNE.

Mais écoutez notre priere.
Vous pouvez faire
Notre affaire.
Que craignez-vous de sa colere ?
Julien. { Quand il croiroit
Que je vous aime,
Il nous marieroit,
Il me donneroit
Julien. { Celle
Bastienne. { Celui que j'aime.

NICOLE.

Laissez-moi tranquille ; mort de ma vie ! vous m'impatientez. Je crains qu'Eloy ne se doute que nous sommes ici, ne me trouvant pas à la maison; son garçon Guillaume est toujours à nous observer. Vas-t-en; non : restez-là pendant que j'irai voir ce qui se passe, afin que Julien sorte sans être vû. (*Nicole sort.*)

SCENE III.

JULIEN, BASTIENNE.

JULIEN.

LA bonne tante ! Pourquoi faut-il qu'elle ait un mari si ridicule?

BASTIENNE.

Ah ! Julien, les hommes sont bien méchans,

JULIEN.

Oh ! pas tous, ma chere Baſtienne, pas tous ; il y en a d'un & d'autre.

BASTIENNE.

Reſſembleras-tu à mon oncle, toi ? Seras-tu jaloux comme lui ?

JULIEN.

Pourquoi le ſerois-je ? Perſonne ne t'a contraint à m'aimer ; tu m'as dit que je te plaiſois ; je t'ai cru de bonne-foi, & je m'en tiens là. Mais auſſi tu me promets de m'aimer toujours ?

BASTIENNE.

Oh ! toujours : tu n'auras jamais lieu d'en douter.

ARIETTE.

AIR lent.

LE tendre cœur de ta bergere
Eſt incapable de changer ;
Oui, Julien, tu ſerois léger,
Sans m'engager à m'en venger ;
Mais c'eſt m'affliger que d'y ſonger.
Non, non, Julien
Rien
Du tendre cœur qui te préfere,
Ne pourra faire un cœur léger.

Mineur.

QUelquefois dans le boccage,
J'entends les petits oiſeaux ;
Leurs plaiſirs ſous les rameaux
De nos amours ſont l'image.
Si leur accord raviſſant
Charme toujours ta maitreſſe,
Julien, c'eſt que ma tendreſſe
Chérit en eux ſon penchant.
Le tendre cœur de ta bergere
Eſt incapable de changer ;

Oui,

Oui, Julien, tu ſerois leger,
Sans m'engager à m'en venger :
Mais c'eſt m'affliger que d'y ſonger.
Non, non, Juien,
Rien
Du tendre cœur de ta bergere,
Ne pourra faire un cœur léger.

JULIEN.

Tu m'enchantes de plus en plus.

SCENE IV.

NICOLE, JULIEN, BASTIENNE.

NICOLE, *à Baſtienne.*

JE n'ai pas trouvé ton oncle & cependant il n'eſt pas ſorti : il faut qu'il ſoit caché quelque part. A bon compte, va-t'en ; Julien, va-t'en vîte, crainte de ſurpriſe.

(*Julien ſort avec Baſtienne.*)

SCENE V.

E'LOY, NICOLE.

ÉLOY, *arrivant.*

HO! pour le coup, je l'ai vu. Hé bien! ma douce moitié, dis donc à préſent que ce n'eſt pas lui; que je rêve, & que les galans ne viennent pas ici pour toi.

NICOLE.

Va, tu es un fou.

ÉLOY

Oui, oui, j'en ſuis un, de ne pas te moriginer comme je le devrois. Ah! qu'on avoit bien raiſon de me dire à l'école : *Furens quid fœmina poſſit.*

NICOLE.

Ah! miséricorde! mon mari qui est devenu latin.

ÉLOY.

Et tu es devenue diablement grecque, toi.

ARIETTE.

Tandis que, du matin au soir,
Courbé sur une enclume,
Je bats le fer, je me consume,
Quel désespoir!
Une diablesse
Vient sans cesse
Braver mon couroux,
Me traiter de jaloux,
De bizarre & d'yvrogne :
Et tout le jour,
Faisant l'amour,
Me taille bien d'autre besogne.
A Nicole.
Ne pense pas
Me voir toujours traitable;
Car tu verras, car tu sauras;
Car tu sauras, car tu verras
De quoi je suis capable.

Tandis que, du matin, &c,

Tu ris donc?

NICOLE.

Eh! pardi oui, le moyen de s'en empêcher?

ÉLOY.

Prends-garde à toi, ma femme Nicole, prends garde à toi; je suis doux comme un agneau; mais quand je m'y mets, & qu'on me chiffonne, je suis plus dur qu'un marteau de vingt livres. Ton Julien revient toujours ici; il s'en repentira, ça finira mal; je t'en avertis, ça finira mal.

NICOLE.

Mort de ma vie! finis toi-même; n'est-il pas honteux à

un Payſan d'être jaloux pour rien, pendant qu'il y a tant de Meſſieux qui ne le ſont pas pour quelqe choſe ? Vas, marie ta nièce, & les galans ne viendront plus chez toi.

ÉLOY.

Voilà toujours ton diſcours ordinaire : mais on ne m'en donne pas à garder. Je ſais à quoi m'en tenir. Baſtienne ſera mariée quand je voudrai ; mais pas ſi-tôt, j'ai des raiſons pour attendre.

NICOLE.

Oui, ton avarice, qui ne peut ſe réſoudre à lui rendre ſa dot.

ÉLOY.

Tais-toi, méchante langue.

NICOLE.

Je t'aſſûre que Julien viendra ici ju'qu'à ce que Baſtienne ſoit mariée.

ÉLOY.

Qu'il y vienne, je t'aſſûre que— laiſſe faire— il s'en reſſouviendra.

NICOLE.

Nous verrons.

ÉLOY.

Voyez ſi cette diable de femme-là n'aura pas toujours le dernier avec moi.

DUO.

ÉLOY.	NICOLE.
Morbleu, je vas Faire fracas. S'il oſe ici porter ſes pas, Je l'aſſome. (*Fin.*) La belle fineſſe! Crois-tu que tu me tromperas, Avec cette fineſſe ? Morbleu, &c. Oh! oui, fais la pleureuſe.	Ne faites pas Tant de fracas. Quel homme ! Il aime votre nièce : Mariez votre nièce ; Vous ne l'aurez plus ſur les bras : Ne faites pas, &c.
Non, je n'ai point ſujet d'être jaloux. S'il faut qu'il regarde ma porte. Morbleu, &c.	Je ſuis bien malheureuſe ! Quel ſujet avez-vous D'être jaloux ? Me traiter de la ſorte ! Ne faites pas, &c.

SCENE VI.

ÉLOY, *seul.*

OH ! l'orage, la grêle, l'enfer, le diable n'eſt pas pire. Voilà pourtant le mariage! épouſez une laide, elle vous rebute vous-même : coëffez-vous d'une jolie, tous les Galans ſont après, on ne peut plus en jouir. Oh ! oui.

ARIETTE.

Femme avec un peu d'appas
Eſt un fardeau qu'on s'apprête ;
Que de ſoins, que d'embarras !
Oh ! j'en ai par-deſſus-la tête.

J'en gémis à chaque inſtant,
Je me plains, & mon tourment
Ne paroît triſte à perſonne ;
Le repos me fuit, m'abandonne,
Et je vais toujours diſant :
Femme avec un peu d'appas, &c.

Vous qu'un doux minois engage,
Redoutez le mariage ;
La Beauté met, tôt ou tard,
Le trouble dans le ménage,
Et le plaiſir à l'écart :
Car,
Femme avec un peu d'appas, &c,

Si ce coquin de Julien me tombe ſous la patte, oh! parbleu, je la lui garde bonne, & je m'y prendrai de façon que ma ruſée n'aura pas moyen de s'en dédire, j'en réponds. C'eſt ici le lieu de leur rendez-vous. Il faut que j'acheve le piége où je veux les prendre. (*Il appelle.*) Ho! Guillaume ! Ils ne s'attendent pas à ce que je leur prépare, Guillaume !

SCENE VII.

ÉLOY, GUILLAUME, *avec une tranche de pain qu'il mange.*

GUILLAUME.

QU'EST-CE que c'eſt, not' Maître?

ÉLOY.

Quitte ton pain, & donne-moi ce reſſort que nous faiſions hier matin.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qu'eſt-ce que vous en voulez faire?

ÉLOY.

Quitte ton pain: morbleu, tu vas le voir: cherche des cloux & ton marteau. Il faut attacher ce reſſort à la petite porte du cabinet qui donne ſur le jardin; ſi quelqu'un y vient; il n'en ſortira parbleu pas que je ne l'en tire.

GUILLAUME.

Vous avez donc quelqu'un à prendre là-dedans?

ÉLOY.

Parle bas. C'eſt Julien & ma femme qui y vont ſouvent. J'ai de ſoupçons; & par ce moyen je verrai ce qu'ils y font. N'eſt-ce pas une bonne invention.

GUILLAUME.

Ma foi, je ne ſuis qu'une bête, not' Maître. Mais, ſauf votre meilleur avis, je crois qu'à votre place, je ne ſerois pas ſi curieux.

ÉLOY.

Je veux les y prendre, Guillaume.

GUILLAUME.

Et s'ils n'y vont pas?

ÉLOY.

Ils iront, je te dis, ils iront.

GUILLAUME.

Et quand ils y ſeront?

ÉLOY.

Je les tiendrai.

GUILLAUME.

Et quand vous les aurez, qu'en ferez-vous?

ÉLOY.

Je ſaurai à quoi m'en tenir, & ils verront que je ne ſuis pas un ſot.

GUILLAUME.

C'eſt bien les attraper, ça

ÉLOY.

Tôt, tôt ; allons, es-tu prêt : Commençons.

GUILLAUME.

Quand vous voudrés.

DUO

Allons, allons,
Mettons-nous à l'ouvrage ;
Frappons, frappons,
Courage ;
Avançons
Notre ouvrage ;
Plus fort,
Encore plus fort :
Que ce reſſort
Serve à mettre en cage
Tous les Galans
Qui viendront céans.

Courage, &c.

ÉLOY, *ſeul.*

Ici Nicole paroît ſans être vue & les obſerve.

J'en ris d'avance,
Qu'ils ſeront ſurpris,
Quand ils ſeront pris !
Ils auront le prix
De leur inſolence.

Nicole ſe retire en ſe mordant le bout du doigt.

Allons, allons,
Frappons, frappons ;

Courage ;
Achevons
Notre ouvrage.

ÉLOY.

Voilà qui eſt fini fort à propos; eſſayons à préſent. Bon, cela va comme un charme ; tiens bien que j'aille chercher le cordon qui tient à l'autre côté, pour l'attacher ici. (*Il entre dans le cabinet, & dit en ſortant.*) Tout eſt bien arrangé, fermons la porte. Va dans la charmille, Guillaume. Que cherches-tu ?

GUILLAUME.

Mon pain.

ÉLOY.

Tu ne parles que de ton pain; le voilà ſur l'enclume. Oh! ça, écoute-moi ; va dans la charmille, & ne te montre pas: tu viendras ſeulement quand je t'appellerai. Je vais me mettre au guet aux environs. (*Guillaume ſort.*) J'entends quelqu'un, retirons-nous. C'eſt le Galant. Tout cela vient à point nommé. (*Eloy ſort.*)

SCENE VIII.

JULIEN, NICOLE.

JULIEN.

ARIETTE.

POUR les Amans,
Que l'attente eſt cruelle !
Par elle,
Un cœur fidèle
Languit dans les tourmens.

Pour les Amans, &c.

Trop de délicateſſe

Retient-elle en ces lieux
Ma charmante Maîtresse?
Met-elle encor quelque obstacle à mes vœux?
Sans un peu de foiblesse,
Que devient la tendresse?
Peut-on jamais se flatter d'être heureux?
Pour les Amans, &c.

NICOLE.

Comment! c'est toi, Julien? va-t'en, Éloy te guette.

JULIEN.

Ma chere Madame Nicole, il faut—

NICOLE.

Il faut que tu t'en ailles.

JULIEN.

C'est que—

NICOLE.

Eh bien! quoi! c'est que?—

JULIEN.

Je n'ose pas vous le dire, Madame Nicole.

NICOLE.

C'est quelque sottise apparement; mais je veux le savoir tout à l'heure, ou ne remets jamais les pieds ici.

JULIEN.

Eh bien! je vais vous le dire. C'est que j'ai engagé Bastienne à venir chez son grand-pere, qui veut bien, par rapport à vous, s'intéresser à notre mariage, & je lui ai apporté ces habits pour qu'elle sorte d'ici sans être reconnue.

NICOLE.

Et elle a consenti à cela sans m'en rien dire?

JULIEN.

Elle avoit peur que vous n'y consentiez pas.

NICOLE.

Vraiment elle avoit grand'raison: voilà une jolie équipée que tu lui conseillois là?

JULIEN.

Puisque le tems nous presse, & que nous n'avons pas d'autre ressource.

NICOLE.

Elle restera ici.

JULIEN.

Mais songez que le bon-homme nous attend, que vous l'avez

l'avez promiſe à mon amour ; que le tems ſe paſſe ; que je la perds ſi nous différons, & que—

NICOLE.

Tu es un étourdi.

JULIEN.

Ma bonne tante, Madame Nicole, ma chere tante.

NICOLE.

Je ne veux pas.

ÉLOY, *à la fenêtre.*

Voilà mon drôle avec elle, écoutons.

JULIEN.

Vous m'aviez tant promis de faire tout pour moi ;

ÉLOY, *à la fenêtre.*

Faire tout pour lui ? la chienne !

NICOLE.

Laiſſe-moi tranquille, je te dis, c'eſt inutile ;

ÉLOY.

Elle ſe défend.

JULIEN.

Vous me rebutez envain, je ne m'en irai point que vous ne m'ayez fait cette grace, je vous ſuivrai plûtôt toute la journée.

ÉLOY, *de la fenêtre, avec violence.*

Oh! le coquin ! (*Il ſe retire*).

JULIEN.

J'ai entendu quelqu'un.

NICOLE.

C'eſt mon mari ; j'ai reconnu ſa voix.

JULIEN.

Entrons dans ce cabinet.

NICOLE.

Non, viens du côté de la maiſon, cela ne ſera pas ſuſpect ; d'ailleurs, il me vient une idée : tes habits me ſerviront.

JULIEN.

Pour Baſtienne.

NICOLE.

Oui, pour elle ; mais j'en ferai mon profit : mon extravagant de mari m'épie depuis le matin autour de ce cabinet. Il a ſûrement quelque deſſein ; ſi c'eſt ce que je ſoupçonne, je veux qu'il ait, au moins une fois en ſa vie, un bon pied de nez qui lui faſſe voir ſon bec-jaune.

JULIEN.

Mais cela ne retardera-t-il pas notre mariage ?

NICOLE.

Ne t'inquiette pas : tu ſeras content, & moi auſſi. Je crois que quelqu'un approche : viens vîte à la maiſon.

SCENE IX.

ÉLOY, *ſeul, regardant autour de lui.*

JE ne vois plus perſonne ; ſeroient-ils déjà pris ? Je ne le crois pas, la clochette n'a pas ſonné. Voyons pourtant par le trou de ce volet. (*Il regarde.*) Ils m'ont échappé. Mais ils reviendront ; le Galant tenoit quelque choſe qu'ils ont ſûrement porté à la maiſon ; ſi j'y vais, ils s'eſquiveront comme à l'ordinaire : ſi je ne dis mot, ils reviendront au jardin, & peut-être bien au cabinet : mettons quelqu'un pour me ſeconder de l'autre côté, pendant que je ſuis ici. Ho ! Guillaume !

SCENE X.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME, *avec ſon pain.*

QU'EST-CE qu'il y a, not' Maître ?

ÉLOY.

Que fais-tu encore avec ce pain ?

GUILLAUME, *mangeant.*

Pardi, vous l'voyez bien, je mange.

ÉLOY.

Finis de manger ; morbleu, ils y ſont pris !

GUILLAUME, *toujours mangeant avec activité, & parlant de ſang froid.*

Oui.

ÉLOY.

Je les tiens, Guillaume.

GUILLAUME, *mangeant.*

Qui ?

ÉLOY.

Eux.

GUILLAUME, *mangeant d'un ton étonné.*

Eux !

ÉLOY.

Oui eux : ma femme & ſon Galant.

GUILLAUME, *mangeant.*

Peſte !

ÉLOY.

Vois ſi mon projet n'étoit pas bon !

GUILLAUME, *toujours mangeant.*

Bauh !

ÉLOY.

Eh ! tu manges toujours ; ce n'eſt pas le plus preſſé.

GUILLAUME.

Si fait ben, morgué, car je creve d'appétit.

ÉLOY.

Cours vite au bout du jardin.

GUILLAUME, *partant.*

Allons not'Maître.

ELOY.

Où vas-tu ?

GUILLAUME.

Où vous dites.

ELOY.

Pourquoi faire ?

GUILLAUME.

Je n'en ſais rien.

ELOY.

Ecoute-moi, tu le ſauras.

GUILLAUME.

Dites—

ELOY.

Cours d'abord au bout du jardin ; quand tu verras ma femme ſortir avec un homme qui lui parle tout bas, va de leur côté, pour qu'ils te fuient : fais en ſorte qu'ils prennent par ici, entends-tu ?

GUILLAUME.

Oh ! que oui ; ça veut dire que je battrai la plaine, pendant que vous gardez le bois, n'eſt-ce pas, not' Maître ?

ELOY.

Songe à me rabattre le gibier, & ne perds pas de tems.

GUILLAUME.

J'y cours.

ELOY.

Ils ne m'échapperont parbleu pas; ma chaſſe me reuſſira.

ARIETTE.

Quand le Chaſſeur habile,
Suit, d'un pas agile,
La bête
Qui le fuit;
Il l'obſerve, il la guette,
Il la pourſuit;
Et bien-tôt il la réduit.
Et c'eſt en vain qu'elle veut ſans ceſſe
L'éviter par mille détours:
Il rit de ſes tours,
Et fait ſi bien par ſon adreſſe,
Par ſa fineſſe,
Qu'enfin elle ſe rend
Sous le coup qui l'attend.

Quand le chaſſeur habile
Suit, d'un pas agile,
La bête
Qui le fuit,
Il l'obſerve, il la guette,
Il la pourſuit;
Et bien-tôt il la réduit.

Je le vois; ils s'approchent; les voilà qui détournent: c'eſt au cabinet qu'ils vont. Oh! pour le coup je les aurai; Guillaume a fait ſon rôle à merveille, ils ne doivent pas être loin du cabinet— J'entends remuer— Les voilà pris; la clochette a ſonné; Guillaume! quel plaiſir! Guillaume.

SCENE XI.

ELOY, GUILLAUME.

GUILLAUME.

VOus voilà bien joyeux. Qu'avez vous donc vû ?

ELOY.

Tu m'as ſervi comme je voulois.

GUILLAUME.

Vous êtes donc content ?

ELOY.

Oui, je te promets pour boire.

GUILLAUME.

Jaime autant que vous me le donniez, car je brûle de ſoif.

ELOY.

Tu n'y perdras rien ; mais va auparavant me chercher tous mes voiſins.

GUILLAUME.

Pour boire avec nous ?

ELOY.

Non, non; c'eſt pour les rendre témoins de mon triomphe. Amène-moi le Berger, le Pêcheur, Lucas le vigneron, Simon le Jardinier, toute la Juſtice, le Magiſter, le Bailli, le Bedeau; avertis tout le Village. Je t'attends ici.

GUILLAUME.

J'y cours. *(Il part.)*

ELOY.

ARIETTE.

Victoire, victoire !
Tous deux ſont pris dans mes filets.
Le fait eſt bien notoire ;
Ils ne pourront plus déſormais
M'en faire accroire.
Tout le village
Va par moi-même en être inſtruit

Et tout mon voisinage,
Par Guillaume conduit,
Sera témoin de leur dépit.

SCENE XII.

ELOY.

JE voudrois déjà voir leur contenance à la vue de tout ce monde qui se moquera d'eux. La jalousie donne pourtant de bonnes idées. Quel plaisir pour moi de les avoir pris au trébuchet. Ils ne viennent pas : qu'ils sont longtemps ! Je grille d'impatience. Ah ! les voici.

SCENE XIII, *& derniere.*

ELOY, GUILLAUME, *plusieurs Voisins.*

ARIETTE.

VEnez tous, mes voisins,
Servez-moi de témoins.
Venez, mes comperes,
Venez, mes commeres,
Jugez par vos yeux de l'affront
Que l'on fait à mon front.

CHŒUR.

Mais, mon compere,
Vous avez tort de faire
Éclater cet affront.

JULIEN *entre, & dit à part.*

Que de monde

Dans la maiſon
Abonde !
J'en ſçais bien la raiſon.

ELOY.

(Voyant Julien.)

Avançons-nous. Mais quel myſtere !
Quoi ! le drole eſt dehors !
Il faut qu'il ait le diable au corps.
[Le Chœur répete ce vers.]

ELOY.

J'ai la clef dans ma poche,
Et je ſuis ſûr de mes reſſorts ;
Que chacun s'approche.

JULIEN.

Vous jugerez de ſes tranſports ;
C'eſt ſa femme & ſa niece.
(Pendant ces deux vers, Eloy ouvre la porte.
(Baſtienne en homme, & Nicole ſortent du cabinet.)

CHŒUR.

C'eſt ſa femme & ſa niece !
Quoi ! c'eſt ſa niece !

ELOY.

Quoi ! c'eſt ma niece !
Ah ! la traitreſſe !

CHŒUR.

Vous êtes fou dans vos tranſports,
Et vous avez le diable au corps.

BASTIENNE, NICOLE.

Voiſins, vous connoiſſez nos torts :

Rendez juſtice à ſes transſports.

ELOY.

Mais je ſuis ſûr de mes reſſorts.

CHŒUR.

Voiſin, voiſin, vous avez tort,

De faire éclater ce tranſport.

ELOY.

Mais je ne ſçais ſi je dors ou ſi je veille. Par quelle avanture Baſtienne ſe trouve-t-elle ici habillée en homme?

NICOLE.

Pour ſe moquer de toi, jaloux impertinent.

ELOY.

Ma femme—

NICOLE, *interrompant.*

Fais-donc agir les reſſorts de ton immagination. Es-tu content à préſent; as-tu vû mon Galant?

ELOY.

Mais, ma femme—

NICOLE, *interrompant*

Et vous, voiſins, qu'il a envoyé chercher pour témoins de ſes extravagances, faites-lui compliment de ne pas être ce que mériteroit un ſot comme lui pour tous les chagrins qu'il me donne.

ELOY.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

GUILLAUME.

Eh! bien, qu'eſt-ce que c'eſt, not' Maître? Vous v'là tout affligé de ce qui f'roit plaiſir à bien d'autres.

ELOY.

Mais, Julien, pour qui venois-tu donc ici?

NICOLE.

Pour votre niece, vieux jaloux.

ELOY.

Eſt-il vrai, Baſtienne?

BASTIENNE.

Mon cher oncle, ma chere tante vous dit vrai; je n'aime que Julien.

JULIEN.

Maître Eloy, conſentez à mon mariage avec Baſtienne.

ELOY.

Je veux bien donner à Nicole ce contentement-là ; mais à condition qu'elle ne me reprochera pas ce qui vient d'arriver, & qu'elle ne m'en gardera pas de rancune.

NICOLE.

Tu es bien heureux que je n'aime pas le changement ; mais si tu ne te corriges pas de ton humeur, je ne te réponds de rien, vois-tu ?

ELOY.

Tu feras contente ; mais que Julien se tienne avec sa femme, & ne vienne ici que quand j'y ferai.

JULIEN.

Je vous obéirai, notre oncle.

GUILLAUME.

Vous n'êtes donc plus fâché d'avoir été trompé!

NICOLE.

Que sçait-on ?

ELOY.

Va, ma ménagere, ne m'en veux pas. Trompe-moi toujours de même : oublions tout le passé, & réjouissons-nous. Après ce qui m'arrive, je vois bien qu'il faut m'en rapporter à ta bonne foi ; puisqu'on ne peut pas croire les choses même quand on les voit.

VAUDEVILLE.

Bannissons le soupçon jaloux,
Qui nuit à la paix du ménage :
Je ne veux plus le voir chez nous,
Et sans m'allarmer davantage,
Dans ma maison toujours d'accord, toujours
d'accord,
J'aime mieux battre,
Forger, reforger, faire le diable à quatre,
Que de tenter le Sort :
Les curieux ont toujours tort,

Les curieux ont toujours tort,
Les curieux ont toujours tort.

CHŒUR.

C'Eſt un grand tort,
Que de tenter le Sort,
Que de tenter le Sort,
Que de tenter le Sort:
C'eſt un grand tort,
Que de tenter le Sort,
Que de tenter le Sort,
Que de tenter le Sort:
Les curieux ont toujours tort.
Il vaut mieux battre.
Forger, reforger, faire le diable à quatre,
Que de tenter le Sort.

Le petit refrain.

Les curieux ont toujours tort,
Les curieux ont toujours tort,
Les curieux ont toujours tort.

NICOLE.

Un mari qui ſe rend fâcheux
Veut qu'on le trompe ou qu'on le blâme:
Le plus fin à ſes propres yeux,
Ne l'eſt jamais tant que ſa femme.
Mon pauvre Eloy, pour vivre heureux,
Il vaut mieux battre, &c.

JULIEN.

Baſtienne, à notre amour parfait

Aucun soupçon ne pourra nuire.
Si jamais ce mal me gagnoit,
Tes beaux yeux sçauroient le détruire.
Tous bas mon cœur répéteroit :
Il vaut mieux battre, &c.

GUILLAUME.

Bon appétit, du vin un peu,
L'humeur vive, & l'ame contente,
Pour moi le rravail est un jeu ;
J'amais l'Amour ne me tourmente.
S'il venoit trop près de mon feu,
J'aime mieux battre, &c.

BASTIENNE.

Quand je te vis le premier jour,
Je sentis naître ma tendresse,
Le lendemain, à mon retour,
Je croyois vaincre ma foiblesse ;
Mais que peut-on contre l'Amour ?
Il sçait tant battre,
Forger, reforger, faire le diable à quatre,
Qu'il devient le plus fort,
Et la raison a toujours tort.

ELOY.

Nous tachons par plus d'un métier,
Messieurs, d'avoir votre pratique :
Mais souvent un pauvre ouvrier
Se voir saisi par la Critique,
Et n'en obtient jamais quartier.
Pour la combattre,
Avec nous battez tous,
Faites le diable à quatre :
Quand nous frappons d'accord,
Les envieux ont toujours tort.

FIN.

ESSAI
SUR L'OPERA-COMIQUE.

JE ne prétends point donner ici des règles d'un Art dans lequel je me regarde encore comme un apprentif, malgré le ſuccès dont le Public a bien voulu récompenſer mon travail dans ces bagatelles. J'ai cru qu'il recevroit comme un témoignage de mon zèle, des recherches ſur les moyens de l'amuſer dans un Spectacle qui lui plaît, & où des Ouvrages applaudis ont donné pluſieurs fois occaſion de tirer des conſéquences qui tendent à perfectionner ce genre de Drames.

L'Opera-Comique n'eſt proprement qu'un eſquiſſe de Pièce. Il eſt compoſé d'autant & des mêmes parties que la Comédie ; mais il faut les rétrecir toutes à-peu-près comme fait un Peintre, lorſqu'il réduit un grand tableau dans une miniature. Il eſt cependant eſſentiel de remarquer que le Peintre dans ſa miniature, ne diminue que l'étendue, ſans rien changer au coloris & aux autres ornemens du modèle qu'il copie ; au lieu que dans l'Opera-Comique, le Poëte eſt abſolument obligé de tout ébaucher.

Son Sujet doit être ſimple comme celui de la Comédie, mais l'ordonnance plus legere & plus vague ; il y faut plus de caractere que de mœurs, c'eſt-à-dire que les Perſonnages doivent s'y faire connoître par leurs ac-

tions plus que par leurs discours; l'intrigue doit s'expliquer dès la prémiere Scene ou la seconde tout au plus, quand la Piece est longue. Le titre doit indiquer en grande partie le sujet de la Piece.

Les meilleures intrigues sont celles qui se passent entre des Personnages gais; c'est pour cela que les Villageois font plus de plaisir dans ce genre que les gens de là Ville, & que parmi ces derniers, les Artisans réussissent mieux que la Bourgeoisie. Il seroit mal-adroit de prendre un Prince fameux ou un Conquérant illustre pour Sujet d'un Opera-Comique, à moins que ces Personnages n'y soient représentés dans des situations singulieres, plaisantes, & opposées, jusqu'à un certain point à leur dignité.

Le DIALOGUE doit être concis, plaisant, naturel, & sans affectation ni pointes. Les quolibets placés avec jugement & ménagés avec adresse yfont un bon effet. Depuis l'établissement de la Musique, on n'a plus la ressource du Comique que fournissoient les Vaudevilles. Les Ariettes en ont pris la place, & ce n'est pas chose aisée que de leur donner de l'agrément & de la vivacité; il seroit aussi difficile d'établir des Regles sûres pour la maniere de les employer & de les faire; le goût est le meilleur maître qu'on puisse consulter. On peut cependant observer généralement que les Ariettes ne doivent se placer que dans les endroits où la Scène est tranquille, ou dans les Monologues; car il est ridicule qu'un Personnage qui doit avoir des intérêts à démêler ou de sentimens à exprimer, s'arrête uniquement pour écouter de la Mu-

que, je ne conçois pas comment on a trouvé des Auteurs aſſez hardis pour riſquer de pareilles bévues, & des Spectateurs aſſez patiens pour les ſupporter & s'y accoutumer.

Comme on a peu de reſſource du côté du diſcours, il faut jetter un intérêt aſſez animé dans cet ouvrage pour donner lieu à des ſentimens tendres, & à des ſituations plaiſantes ou pathétiques ; cela dépend de la conſtitution du Sujet.

On conſeille dans la Comedie de bien filer les Scenes. C'eſt tout le contraire dans l'Opera-Comique. Les Scenes ne doivent être qu'indiquées, naitre rapidement les unes des autres, & marcher précipitamment ; un peu de déſordre même & de négligence les rend ſouvent plus piquantes & plus agréables. Il faut varier les Scenes autant qu'il eſt poſſible, & les mélanger, de ſorte qu'une Scene gaye ſuccede à un entretien tendre, un détail ridicule, à quelque ſituation gratieuſe & ainſi du reſte.

Les paſſions agiſſent plus dans l'Op. Com. que dans la Comédie ; mais elles y doivent être beaucoup moins détaillées. Il faut les exprimer par les traits les plus communs & les plus vifs, éviter les periphraſes & les circonlocutions poëtiques. Il vaut mieux qu'un homme irrité diſe tout ſimplement : *Ah ! que je ſuis en colere*, que de s'écrier : *la rage enflamme mon ame.* Plus on eſt concis, & moins on eſt ennuyeux : d'ailleurs la muſique veut de la force, de la clarté & de la préciſion, & c'eſt le chant ordinairement qui doit peindre les affections de l'ame dans l'Opera-Comique du nouveau genre.

L'idée d'un Opera-Comique doit être venue en un moment ; ſur un mot plaiſant, ſur une hiſtoriette.

L'arrangement du ſujet demande du travail & de la connoiſſance du Théâtre. Il s'agit pour l'exécuter, d'avoir le caractere plaiſant, d'être de bonne humeur, & de ſe faire un jeu de ſon travail. Dans ces ſortes d'ouvrages une longue application dégoûte ou rend trop ſérieux ; c'eſt dans ce genre principalement que l'art conſiſte à ne point en laiſſer paroître.

FIN.

